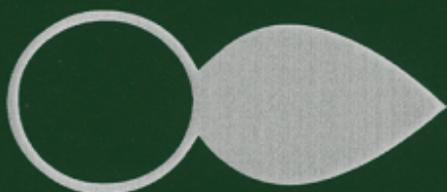
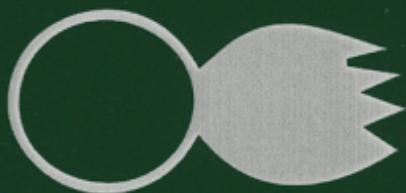




*Arpenté*



Alain Freudiger

*Arpenté*  
Alain Freudiger

Éditions La Baconnière

*À mes frères Sébastien, Reynald, Omer*  
*À ma sœur Magali*

Mais le cercle de ses pensées rétrécissait sans cesse. Mellola ne voyait devant lui que le sentier et une pierre usée qui s'y trouvait. Une fourmi courait sur le chemin. Ses pensées s'éteignirent.

Väinö Linna, *Réconciliation*

Tout ceci doit être considéré comme vécu par un personnage de trois à sept ans.

C'est en toute première année scolaire, pendant la récréation. Je suis assis par terre, dans la cour de l'école du village d'Orzens, dans le Gros-de-Vaud. Mon grand frère et notre ami Alexandre sont non loin de moi, il y a du gravier, et depuis ma position assise je brasse et fouille le sol. Je m'arrête et attrape un petit morceau de métal, une tige enroulée sur elle-même, ensuite coudée en dessinant un cadre de chaque côté de ce rouleau. Je joue un moment avec ce trésor, et toujours assis et sans bouger, je continue à fouiller le sol, il y en a quelques autres, de ces pièces de métal. Ce sont des articulations de pinces à linge — ici on les appelle plutôt des « pincettes » — à ressort, dont les deux pièces de bois ont dû se perdre. Mon grand frère et notre ami Alex ne marquent qu'un intérêt limité à mes trésors et jouent à autre chose, mais moi je triture ces articulations de métal, elles sont agréables au toucher, et cela à plusieurs titres: le contact de ce rouleau d'abord, cet arrondi est constitué de fines lamelles perceptibles sous le doigt, sensation unique de rondeur et sensation plurielle de chaque tige enroulée, c'est un doux effleurement qui perçoit à la fois l'ensemble et le particulier. Les tiges ensuite sont agréables au toucher, leur finesse est proportionnée à la modestie de mes doigts de quatre ans. Qui plus est, ces tiges permettent une saisie facilitée de l'objet, juste pincé entre deux doigts, mais également un mouvement décuplé: en bougeant très légèrement la tige, le reste de l'objet bouge beaucoup plus — ce n'est rien de moins, à très petite échelle et sans enjeu de forces, que le principe du levier d'Archimède, un petit mouvement génère un plus grand mouvement. Enfin, une dernière sensation plaisante — mais pour cela il fallait un peu plus de force, de précision et de coordination, je ne suis pas

sûr, du haut de mes quatre ans, que j'y parvenais chaque fois — consistait à faire bouger chaque tige dans un sens opposé, ouvrant le mécanisme du ressort et sentant alors sa pression contraire, le retrait brusque du doigt opérant la soudaine fermeture — clac ! Mécanisme du ressort de la pince à linge bien sûr, mais mécanisme de tout piège qui se referme soudainement.

Ce moment s'est gravé net dans ma mémoire, articulé à une perception spatiale précise. Je suis assis dans le gravier de cette cour, l'école sur ma gauche et en partie dans mon dos, d'autres enfants jouant debout plus loin. A ma droite, après le plat de la cour, en contrebas, il y a une pente avec des jardins potagers, des prés, derrière une clôture. Sans doute qu'il y a aussi, non loin dans la cour, une structure métallique pour suspendre du linge, étendoir nommé Stewi en Suisse, ce qui expliquerait la présence de ces mécanismes de pinces à linge sur le sol. Cette scène, mémoire claire, tactile et visuelle, a acquis une temporalité dilatée, éternelle — sa durée peut avoir été extrêmement brève, quelques secondes, mais elles se sont cristallisées pour la continuité de mon existence. Condensées plutôt que cristallisées, car quelques mouvements à la marge, modifications de formes et de textures, ne sont pas exclus au fil des remémorations.

Ce moment constitue un levier, une base arrière, et un centre de gravité pour ma découverte du monde et de la vie. Une première netteté, un terrain primordial. Le plat de la cour, le gravier, la position assise, les présences debout alentour, le décrochement de la pente, le prolongement par les potagers et les prés, coteau dévalant vers l'horizon depuis l'école d'Orzens. Ce n'est pas mon plus

vieux souvenir, mais c'est une origine. Car c'est à partir de ce petit endroit, concentré de perceptions et nid d'aigle, que se déploient pour moi l'appréhension du monde et sa mise en relations.

Je dois parler du sol. Car de cette expérience et de ce souvenir ressort une autre chose très nette : dans la petite enfance, l'importance du sol, et de ce qu'on y voit, de ce qu'on y trouve, de ce qu'on y tâte, du pied ou de la main, est considérable. Par la suite, on oublie peu à peu à quel point le sol a pu compter et avoir d'importance — à mesure qu'on grandit et qu'on regarde plus haut, plus loin, ou simplement vers les autres êtres humains. Mais d'abord — et ce n'est sans doute pas un hasard si mes souvenirs et interactions avec mon grand frère et notre ami Alexandre, lors de cette scène, sont vagues et imprécis —, c'est le sol et ce qui s'y trouve qui a l'importance la plus grande. C'est le sol qu'on voit le mieux, le plus près — et le fait est qu'on le voit mieux et plus près que les adultes, et même que les enfants plus grands, et qu'on repère des choses que les autres ne voient pas ou plus. C'est le sol qu'on touche, c'est au sol qu'on ramasse ce qui est tombé. Tout nous y ramène, puisque même nous, nous tombons par terre, à intervalles réguliers. Il faut donc parler du sol de l'enfance, sol socle, retourné par le soc de charrue d'une enfance passée dans le Pays de Vaud entre Pailly, Oppens, Orzens, Essertines et Vuarrens.

Les textures du sol sont éprouvées très tôt, et le pied ou la main sur le sable, sur l'herbe, sur le chemin de terre sèche qui devient boueux après le passage de la pluie, sur le goudron ou sur le gravier, à l'intérieur de la maison, sur le parquet ou sur les dalles, sur les couvertures déployées

par la mère, texture de jeu, sur les tapis et leurs minons de poussière, génèrent des connaissances et des impressions depuis tout petit.

Ainsi de la route. Devant la maison où nous vivons, à Pailly, passe une route goudronnée, en pente douce : sur la gauche elle va au village, léger faux plat, sur la droite elle descend vers un autre village, Oppens, et plus loin encore continue vers Orzens. Enfant campagnard, la route goudronnée est alors le sol d'extérieur le plus dur, le plus ferme, et aussi le plus artificiel que je connaisse. Route de goudron gravillonné, le lisse n'y est pas de rigueur.

Un jour, un convoi de chars d'assaut de l'armée suisse y est passé, sans doute pour des exercices plus loin dans la campagne environnante. Je n'ai pas de souvenirs précis du passage de ces tanks, peut-être seulement un gros bruit, étaient-ils passés pendant la nuit ? Par contre, le lendemain, j'ai découvert les traces laissées : la route goudronnée avait été défoncée par les chars, les chenilles avaient creusé deux sillons dans la route, sillons irréguliers car les chars n'avaient pas roulé parfaitement les uns derrière les autres. Les marques de chenilles étaient visibles nettement par endroits, et en d'autres, c'est l'enfoncement et le relèvement de certaines parties de la route qui se faisaient voir. Protubérances et vallées s'étaient formées sur la croûte de la route, oui la route n'était qu'une vulgaire croûte : cette route, qui paraissait dure sous mes pieds et mes mains comparée aux autres sols que je connaissais, n'avait pas résisté au passage de cette colonne de chars. Elle avait été entaillée, bosselée, aplatie et levée comme une vulgaire pâte. Je me rappelle que mon père avait commenté l'affaire, ironisant sur ces chars d'assaut qui donnaient surtout l'assaut à nos routes.

Un autre souvenir de la texture de cette route — il pourrait lui être lié, il pourrait en être la succession directe — est son regoudronnage. Un camion passait, déposant, pour rendre à la route une régularité, du goudron liquide, qu'une autre machine compressait tout en ventilant de petits éclats de cailloux qui se fixaient sur le goudron et y séchaient. Une fois les machines passées, ce qui me frappait, c'était d'abord que cette route autrefois grise était désormais noire, d'un noir d'abord brillant et qui tournait au mat petit à petit, mais, quoi qu'il en soit, pendant un certain temps elle demeurait plus foncée qu'autrefois, avec une majesté plus grande. Par ailleurs, la présence de ces éclats de cailloux sur le sol en soulignait la nature : une route, c'était du goudron plus des gravillons, et ce mêlé, qui était déjà sa nature autrefois, était désormais très perceptible. Il faisait de la route un composite, et peut-être, donnait une première explication à la faille, à la faillite qui avait été la sienne lors du passage des tanks, puisqu'un élément hybride, composé de plusieurs, était forcément plus fragile et plus facile à dissocier qu'un élément unique, tout d'une pièce. D'ailleurs, certains de ces petits gravillons demeuraient mal fixés au sol, comme pris dans la glu mais bougeant encore, tels des insectes piégés.

Je me rappelle l'odeur du goudron, odeur forte et entêtante, que je trouvais assez bonne. Mais surtout cet aspect collant : ma chaussure, piétinant cette route nouvellement goudronnée, fut trempée de ce même goudron et, tout comme sur la route elle-même, cette colle entraîna l'adhérence d'éclats de gravier. J'avais donc une chaussure qui collait au sol, et il fallait faire un effort pour la décoller, et à chaque pas suivant elle se recollait — une expérience alors nouvelle pour moi, bien que les chewing-gums

aient existé aussi au village, mais j'imagine que je n'avais pas encore marché dessus. La route, littéralement, me collait aux pieds. Cela créait une complicité et un lien inattendu entre ma chaussure et le sol. Par ailleurs, les gravillons collés sous ma semelle rendaient ma marche plus irrégulière, le pied se posait moins plat, il y avait toujours un relief sous la chaussure que je sentais jusque dans le pied, c'était à la fois amusant et désagréable, drôle sur quelques pas et gênant que ça ne disparaisse pas ensuite. La route, autrefois simple support au pas, devenait une force avec laquelle je combattais, qui me retenait et de laquelle je m'extrayais, mais également une matière que j'emportais avec moi, que j'arrachais à elle-même, dans un double mouvement. Je compris que le monde tactile laissait des traces, demandait le contact, et que ce contact n'était pas que de simple appui, que j'appartenais au monde et que je l'arrachais à lui-même, même en faisant autre chose.

Bien sûr, après quelque temps, la route sécha, et les graviers non fixés roulèrent sous les pas ou sous les pneus. Ceux qui m'avaient collé aux basques aussi se détachèrent. Mais cette colle et cette relative mollesse de la route restèrent en mémoire.

Cette route passait donc juste devant notre maison, derrière une haie de lauriers-cerises percée d'un petit portail avec deux montants de pierre taillée, portail dans mon souvenir toujours ouvert. Elle est pour moi la première route, la première de toutes les routes, celle qui mène à la maison, celle de laquelle on part pour l'ailleurs, celle par laquelle arrivent les grands-parents, les parrains et marraines, les amis, celle qu'on emprunte pour aller au pressoir, fièrement assis sur le siège de devant à côté de mon père, le coffre chargé de pommes en cageots, avant

que de ramener à la maison une de ces grandes bonbonnes de verre, remplie de jus fraîchement pressé qui tiendra plusieurs jours à la cuisine, son embout de caoutchouc et sa pipette toujours disponibles jusqu'à ce que le fond de la bonbonne ne soit plus constitué que de dépôt. C'est cette route encore que j'emprunte avec mon tricycle pour aller jusqu'à la première pente, juste un peu plus loin, une route de village secondaire, la rue du Borgeaud, que je dévale à toute allure et sans grand risque de croiser une voiture, les pédales du petit tricycle tournant si vite que je dois lever les pieds et les laisser tourner dans le vide, car mes jambes n'arrivent pas à accompagner ce mouvement trop rapide. C'est cette route aussi que j'emprunte pour aller à l'école, je dois d'abord me rendre à pied sur la place du collège de Pailly et ensuite prendre un bus scolaire qui se rend dans un autre village.

Cette route est pour nous autres enfants une route à longer, on n'y a droit qu'en partie, elle appartient d'abord aux voitures. Ces voitures, elles ne passent vraiment pas en continu, si bien qu'on les entend venir de loin, le bruit grossit, la voiture apparaît, passe, puis disparaît, le bruit dure encore un peu, et s'évanouit lui aussi. C'est le son plus encore que la vue qui désigne la voiture, même si, sur certaines routes plus en contrebas, avec quelques lacets, on peut apercevoir de loin, l'habitacle dépassant des herbes hautes, une voiture dans le paysage, approchant, avant que d'en entendre le bruit. Mais cette route, lieu de passage ou chemin à longer, peut aussi être bloquée : rentrant un jour de l'école, on nous fit signe de ne plus avancer. Car là devant nous, il y avait un renard, qui ne montrait nulle peur, un renard l'écume à la bouche, un renard enragé. Ce fut finalement un paysan voisin qui, de sa carabine,

débarrassa le village de cette menace. Mais ce face-à-face — et cet arrêt sur la route — avec un renard enragé est ma première rencontre avec un danger de grand chemin.

Bien que cette route soit située derrière une haie, vue depuis la maison, elle constitue la vraie limite : la haie en tant que telle est alors pour moi simplement de la végétation, un buisson, mais je ne lui attribue aucune fonction de séparation ou de clôture, elle est là comme les arbres sont là, c'est tout, et d'ailleurs à ce titre a même une fonction de plante médicinale puisque, après avoir été piqué par une ortie, je vais cueillir une des feuilles de laurier-cerise, je mets un peu de salive dessus, puis la plaque sur la piqûre — et un soulagement se fait sentir, ce remède expérimental enfantin fonctionne très bien. La route, donc, est la vraie limite, le véritable premier découpeur d'espace. Au-dessus d'ailleurs, elle est doublée d'une autre route, que l'on perçoit aussi, sur le coteau, parallèle, moins souvent empruntée mais parfois pour des balades familiales, le chemin qui mène au cimetière. Ligne haute, ce chemin domine les autres routes tout en s'en écartant, comme un chien en promenade qui aime être quelques pas plus haut sur la pente. D'ici, on en voit les cyprès.

La route, à la fois, conduit quelque part et délimite un territoire. Ce territoire, en quelque sorte, mon enfance a consisté à en prendre la mesure. J'ai eu une grande liberté de mouvement, que mes parents m'ont laissée, comme cela se faisait alors — mais pas tout de suite, pas tout petit. Pas avant de pouvoir en prendre conscience et m'y mesurer — me former à ses formes.

Cette route qui passe devant la maison file à droite vers le village d'Oppens, elle descend presque sans courbes mais s'enfoncé dans un petit vallon à quelque distance,

entourée de prés et de champs, de quelques bois. Je l'ai souvent empruntée, en bus scolaire, en voiture, à pied même, parfois. C'est assez long, à pied, une bonne trotte, et la pente est marquée. Oppens signale le fond du val, momentanément, une sorte de station d'arrêt. Dans mon souvenir, la route fait à droite un coude vers un hameau nommé La Tuilière, mais par là-bas je ne vais guère, je n'ai rien à y faire. Le vrai territoire ensuite, c'est le grand virage que la route fait vers la gauche : là, elle remonte, pas très longtemps mais abruptement, après quelques lacets elle mène à Orzens. Elle passe devant la grande salle, belle bâtisse en bois où je ferai mes premières expériences de scène. La toute première expérience de scène, je l'ai vécue à l'église de Pailly, où pour Noël, avec d'autres enfants du village, nous formons quelque tableau vivant, une crèche. Timide, j'avais le trac, mais si je mettais un masque ça allait, paraît-il. Peut-être étais-je le bœuf qui devait souffler sur le petit Jésus pour le réchauffer. Mais cette expérience de scène est somme toute limitée.

La scène de la grande salle d'Orzens, c'est autre chose. D'abord, c'est une belle salle de campagne toute en bois, qui sert aussi de salle de gymnastique, avec des espaliers, des perches, des anneaux, mais aussi cette scène, avec quelques vieux décors qui traînent. Elle a d'ailleurs été immortalisée par Yvan Dalain dans son film *Monsieur Molière aux champs*. Mais moi, ce que je joue et ce qui se joue pour moi, ce n'est ni Molière ni les champs, mais la hauteur : l'impression nette de changer d'espace, de changer de statut, en grim pant les quelques marches et en étant sur scène, par rapport à la salle et au parterre. Cette hauteur, qui ne doit guère dépasser 80 centimètres, provoque un vrai basculement. Je vois mieux, je contemple la salle,

mais je sais aussi que je suis mieux vu, j'attire et concentre les regards, tout cela grâce à ces 80 centimètres de hauteur. La hauteur provoque un élargissement de l'espace et crée un double faisceau de regards.

Et puis il y a l'excitation des coulisses. Caché derrière le rideau, on entend tout des rumeurs de la salle, on peut même jeter un regard sur le public, sans être vu, les coulisses sont un mélange d'abri et d'antichambre, avec un sentiment d'attente très fort : celle de l'existence différente que procurera bientôt le fait d'être vu, aux prises avec les derniers préparatifs, les chuchotements, les rires étouffés, les dernières craintes et les encouragements.

Dans la pièce que nous répétons avec ma classe, je joue une saynète qui redouble cette hauteur : elle se passe dans un wagon de train, des chaises figurent deux banquettes face à face, nous voyageons, sans doute lis-je le journal, en face de moi, une femme bien mise avec un grand chapeau et une malle. Et soudain nous sommes perturbés par l'arrivée d'un lion dans le compartiment. La femme effrayée monte debout sur la banquette, tandis que je suis censé chasser le lion. Peut-être échoué-je et prends-je aussi peur, grimant à mon tour sur la banquette. Quoi qu'il en soit, la hauteur ici est une simple échappatoire au danger, vieux reste d'humanité perchée dans les arbres, tandis que le sol est danger, lion ici, mais crocodiles et piranhas dans d'autres jeux d'enfants. Je ne me souviens plus comment finit la scène ni d'où elle peut bien avoir été tirée, mais je me souviens de cette hauteur et de la fierté d'être protecteur et rassurant, même un brin moqueur, dans le rapport à cette femme et au lion, avant que de finir arroseur arrosé. Même un peu ridiculisé par cette peur, je finis en hauteur à égalité avec cette femme et en surplomb des spectateurs.

Orzens est donc le village en surplomb d'Oppens, apparaissant véritablement après un *contour* en montée, au-delà de la grande salle, découvrant soudain une rue plate bordée de fermes cossues et de bâtisses. Un village plus grand et plus orgueilleux qu'Oppens, avec, assez rapidement, sur le versant bas de la rue, l'école dans la cour de laquelle je jouais aux pinces à linge. Orzens est un village un peu rose, il est aussi celui des 2CV : un jeu d'enfants de l'époque voulait que le premier qui voyait une 2CV tape sur la tête de l'autre en criant « Deuch' pète ! », et à Orzens on en voyait une ou deux. Au-delà d'Orzens les routes continuent mais je ne sais plus où, Ursins, Gossens, Donneloye, ce sont déjà les limbes de mon territoire.

Le grand virage et cette montée à Orzens prirent un tour douloureux pour moi, un jour. Je devais descendre du bus scolaire à Oppens, mon école s'y trouvait, mais des grands qui étaient dans le bus eux aussi me retinrent et m'empêchèrent de descendre, et le bus continua jusqu'à Orzens, les grands descendant vers leur propre école. Je me retrouvai seul dans le bus, pleurant de misère. Le conducteur, me demandant ce qui se passait et comprenant, m'emmena à Oppens où je n'arrivai finalement à l'école qu'avec un léger retard, mais les yeux humides et un peu traumatisé par cette méchanceté. J'avais été comme emporté par la trajectoire du virage.

Le grand qui m'avait retenu s'appelait Patrick Biolay, il avait ajouté, menaçant, que je n'avais pas intérêt à dire à mon père ce qui s'était passé. Il se vengeait sur moi parce qu'il n'aimait pas le catéchisme où il devait aller — ou peut-être parce qu'il s'était fait gronder par mon père ? Ce fut de cette manière que j'ai vraiment pris conscience du métier de mon père, pasteur, et des implications sociales

qu'il pouvait avoir pour moi : j'étais le fils de mon père, j'étais le fils du pasteur, je ne pouvais échapper à ça. Un autre lien collant, après le caillou sur le goudron : je n'étais pas un être individuel et détaché. Je ne sais plus si, apeuré, j'ai effectivement renoncé à balancer Patrick Biolay, mais je crois plutôt que j'en ai parlé à mon père : c'est d'ailleurs lui, sans doute, qui a dû faire le lien avec le catéchisme, il connaissait Patrick.

Cet épisode était d'autant plus humiliant pour moi qu'à Oppens, en deuxième année d'école enfantine, je fus pour un des rares moments de ma scolarité l'un des leaders de ma classe. Sans doute parce que dans la classe il y avait aussi des première enfantine, et que pour la première fois de ma vie — et la seule fois pendant longtemps — j'étais un « grand ».

Oppens était un tout petit village, l'école était très jolie avec son clocher, mais il n'y avait guère de maisons, à part l'une, marquante, un peu triangle, un peu en bois, avec un escalier extérieur pour monter à l'étage mansardé fermé par une porte jaune, et qui était habitée par un original, un Australien du nom de Caffrey, chaleureux, et sa femme Mme Schneider, dont la fille Tara était à l'école avec mon grand frère mais à l'anniversaire de laquelle, je ne sais pourquoi, j'avais aussi été invité. M'a marqué le goûter, à savoir ces demi-poires piquées d'amandes effilées et recouvertes de chocolat fondu qui figuraient des hérissons, bien plus appétissants que les hérissons écrasés de la route. Quant à Tara, elle ne me causait aucun émoi, elle était blondement jolie mais j'étais enfant en sommeil.

À l'école d'Oppens, donc, je pris confiance en moi et mon espace : dans la cour, à la récréation, j'étais celui qui

proposait les jeux, bien plus, qui en inventait, soutenu par mon fidèle ami Lionel. Mon jeu préféré était « la motofaucheuse » : une variante du « jeu du loup » où le loup, bras déployés, devait courir pour faucher les brins d'herbe joués par les autres enfants, ces derniers étant tenus de courir avec les bras collés au corps pour échapper à la motofaucheuse, et de se coucher par terre s'ils étaient attrapés. Une sensation d'ivresse et de puissance à foncer dans cette cour, les ailes déployées, en fauchant mes camarades, les laissant gisant au sol. Bien sûr je n'étais pas toujours motofaucheuse, j'étais parfois aussi brin d'herbe. Mais ce jeu j'en étais fier, et aussi de la peur et de la fuite de mes camarades, et de ma résistance acharnée au fauchage.

Leader, oui, et assuré en classe aussi : brillant à l'école cette année-là, je finissais mes exercices plus tôt que les autres et avec tant d'avance que ma maîtresse devait en inventer des spécifiques pour moi. Je l'aimais bien, cette maîtresse d'école, elle était très maquillée, avait les cheveux courts et une voix grave, peut-être qu'elle fumait, et s'habillait avec du léopard, elle avait un look urbain qui contrastait avec l'ambiance villageoise que je connaissais. Elle était gentille avec moi, et sans que je m'en rende compte, elle a ouvert une brèche vers l'ailleurs : la ville, c'était elle. Et cela tenait d'abord à cette manière de s'habiller, des vêtements qui n'étaient pas utilitaires ou de campagne, des vêtements qui pouvaient presque être un peu vulgaires, en tout cas que personne n'aurait mis au village, mais aussi à ce foulard autour du cou, une élégance de soie, de soi aussi, et à cette coupe de cheveux courts à la garçonne, que les femmes du village n'auraient pas arborée. Cette maîtresse qui m'aimait bien, la petite

de l'école où il n'y avait qu'une classe, la nôtre, l'absence de grand frère, de grands, ma facilité scolaire, l'amitié de quelques copains importants — Lionel, Marc, de Gossens, né le même jour que moi, mais aussi Bastien, le fils du garagiste — assuraient ma confiance et mon rôle de leader scolaire, cette année-là. J'étais dans une présence dense, puissante. Il y avait aussi dans la cour du collège d'Oppens un étendoir à linge, mais je ne cherchais plus des mécanismes de pincettes sur le sol, j'avais déployé mes ailes et pris mon envol, depuis le fond du vallon.

L'envol, je connaissais comme une figure joyeusement possible : c'était à Orzens que vivait le seul aviateur du pays, maître Müller, menuisier. Il était non seulement aviateur, mais constructeur : il avait fabriqué son propre avion, avec lequel il décollait et atterrissait sur l'aérodrome d'Yverdon ou en plein champ. Un autre aviateur, parti depuis, était le pasteur précédent : il avait emmené mon père reconnaître sa paroisse depuis le haut — Pailly, Orzens, Oppens, Gossens, Granges-de-Gossens... La paroisse de mon père recouvrait, mais partiellement seulement, mon territoire à moi.

Ce territoire, il n'est pas constitué que des éléments du paysage, du relief, de l'architecture, mais aussi des autres humains. Face à certains de mes camarades, je découvre certaines mesures, rapports ou textures. Il y a par exemple Ruth, gentille fille d'Orzens, timide et appliquée, qui porte toujours deux tresses parfaitement tressées. Ces tresses, d'une part, j'en suis impressionné et, d'autre part, je suis tenu à distance par cette « organisation » des cheveux si parfaitement mise qu'il ne faudrait surtout pas les toucher — d'ailleurs, je crois que Ruth elle-même n'a pas trop le droit non plus. C'est beau, admirable, mais figé,

c'est comme d'avoir conféré une mort aux cheveux, de les avoir transformés en vêtement : Ruth n'a pas les cheveux vivants comme nous autres. Ils sont plus précieux, mais comme extraits de son corps. Autre camarade, Thierry : il m'invite à son anniversaire, il est sympa, me fait découvrir la bande dessinée *Léonard* le génie, son père nous accueille très aimablement, Thierry a plutôt envie d'être mon bon copain. Mais quelque chose me gêne chez lui : il a la voix pâteuse, le corps un peu mou, mal tenu, et même la bouche qui a l'air de mal tenir fermée, comme si elle pouvait bâiller à tout propos. Cette pâte molle que je sens chez lui m'empêche de trouver la juste distance à son égard, que ce soit pour lui parler ou pour me tenir près de lui, il est trop flou, trop insitué, trop indéfini, trop flasque somme toute. Tant pis, il ne deviendra pas mon vrai bon copain. Mais à son contact je comprends que la manière de se tenir et la voix jouent un grand rôle dans le feeling, et qu'il ne suffit pas d'être sympa.

Moi-même, je ne sais pas bien comment me tenir : j'ai le corps droit, je me tiens droit, la colonne vertébrale droite, mais je ne sais que faire de mes mains. Nous sommes plusieurs à être dans ce cas de figure, à ne savoir qu'en faire, à les avoir crispées, ou poings fermés, tenues devant soi comme des appendices de tyrannosaure, innocupées et inutiles. Marc est comme ça : il sera l'un de mes bons copains. Lionel, lui, a une posture plus souple, à l'aise, avec de la force, une tête légèrement inquiète : lui aussi sera mon bon copain. Du reste, en grandissant on oublie un peu l'importance des visages, des comparaisons de nos visages avec ceux des autres, de la perception de caractéristiques — frisé, taches de rousseur, dents en avant...